

C'est à cette époque qu'étant venu à Lyon pour apprendre le commerce, j'eus l'avantage d'être adressé à M. Dechazelle par un de ses amis intimes, qui était aussi celui de ma famille. Cet ami, voyant le goût naturel qui me portait à la peinture, par les dessins dont je barbouillais mes cahiers et mes livres, me dit : « Je vois, « mon cher, que vous aimez le dessin. Je ne vous conseille-
« rai pas d'être peintre, mais de choisir un état
« relatif aux arts. J'ai à Lyon un ami distingué dans
« cette partie ; il est excellent dessinateur dans une manufacture d'étoffes de soie ; je vais vous recommander
« à lui, et vous l'irez trouver. » Je pars, muni d'une lettre pour cet habile artiste. J'arrive chez lui, il m'introduit dans son cabinet, ferme la porte avec soin, lit la lettre en fronçant le sourcil. Je vois un homme d'une belle figure, grand, maigre, ayant le front chauve, poudré à blanc, enveloppé dans une grande robe de chambre verte. Après avoir lu : « Eh ! Monsieur, que venez-
« vous faire dans cette galère ? Voyez, dit-il en élevant
« la voix et avec l'accent de la douleur, voyez le reste de
« mes cheveux, voyez mon corps, je suis un vrai sque-
« lette. J'aurais dix enfants mâles que je n'en placerais
« pas un seul dans la partie qui m'occupe ; j'aimerais
« mieux les voir faire le métier de ramoneur. » Et là dessus il me récita des vers de Voltaire, relatifs à des petits Savoyards, racleurs de cheminées. « J'ai réussi,
« il est vrai, dans cette carrière pittoresque, mais ce
« n'est pas sans avoir subi les plus affreux tourments.
« Quelquefois, désespéré, ne sachant plus à quel saint
« me vouer, je me traînais par terre, je m'arrachais les
« cheveux ; je me disais : Tu n'as point de talent, tu ne